

Le concept de fondement ou les confessions d'un hypocrite

JEAN-GUY DESCHÊNES

LE CONCEPT DE
FONDEMENT
OU
LES CONFESSIONS D'UN
HYPOCRITE

Réflexions à la manière de Kierkegaard
à partir du *Concept d'angoisse*



ÉDITIONS DU GRAND MIDI

Tous droits réservés pour tous pays.

© GMB Éditions du Grand Midi, Zurich, Québec, 1999.

ISBN 2-88093-118-5

Composition : Éditions du Grand Midi

Impression : AGMV Marquis, Cap-St-Ignace

PROJET DE MÉMOIRE

lequel peut ici servir d'avant-propos

Par quoi commencer ? Trop tard, c'est déjà commencé ! Est-ce à dire que cette question n'a pas de sens et qu'elle ne devrait même pas être formulée ? Ou bien faut-il se demander quel est le sens de commencer que permet de comprendre cette situation ? Il semble que le commencement se devance lui-même. Qu'est-ce que cela peut signifier ? Le commencement précéderait non seulement ce qui provient de lui, mais il serait devant lui-même, venant de lui-même ! C'est plutôt mystérieux... Est-il possible de penser un commencement sans entrer dans une régression à l'infini ou sans admettre, contre toute logique, cette idée absurde que quelque chose est sa propre cause ? Penser le commencement confine au paradoxe.

À peine quelques lignes, un seul paragraphe, et déjà tant de présupposés lancés sans crier gare, tant d'*a priori* qu'un terrible contradicteur pourrait me demander de justifier, du fondement au fondement du fondement, et ainsi de suite, jusqu'à ce que je reconnaisse que je ne sais pas de quoi je parle ! Mais, où trouver ce point de départ inexpugnable, cette première prémisse indubitable, ce principe des principes, cette assise confortable, cette artillerie lourde de la pensée qui saurait tous vous convaincre ? Il semble que seule la Majuscule absolue pourrait soutenir une telle recherche du fondement. Mais n'est-on pas en pleine crise des fondements ?

Puisque l'accès au fondement ne peut consister à remonter les maillons d'une chaîne vers un certain

maillon qui devrait être le premier, mais dont on pourrait toujours demander à quoi il est rattaché, faut-il abandonner l'espoir de comprendre un peu mieux de quoi il retourne quand il est question de fondement ? Si le fondement ne peut être saisi comme une chose, de quoi s'agit-il ? Est-ce le bien platonicien, la lumière qui éclaire toutes les idées-réalités ? Est-ce une visée dont le terme demeure indicible ? Est-ce l'être heideggérien qui n'est pas du tout un étant ? Est-ce une anticipation du sens de la totalité ? Et, si un tel fondement peut être compris, aussi minuscule qu'il puisse être, comment faire pour le montrer ? Comment communiquer l'émergence dans ce qui émerge ? Comment dire le commencement dans ce qui commence ou le fondement dans ce qui est fondé ?

Comment commencer ? Mais j'y suis déjà ! Voici donc un problème qui n'est pas du tout théorique, au sens où je pourrais le contempler sans y participer. Ma situation n'est jamais une donnée objective dont je pourrais m'extraire pour la saisir de l'extérieur. Au contraire, le commencement est déjà donné dans la situation de me demander par où commencer. Est-ce là l'expression la plus condensée du cercle vicieux qu'il faudrait éviter à tout prix ? N'est-ce pas plutôt une situation incontournable qui exige d'être saisie de l'intérieur ou, pour le dire sans laisser l'impression qu'il s'agirait de saisir quelque chose comme un objet, d'en être saisi de l'intérieur ?

*

Pourquoi lire Kierkegaard ? Pourquoi associer le nom de Kierkegaard à cette réflexion sur le fondement ? Karl Jaspers, rapporte Jeanne Hersch, voyait en Kierkegaard et Nietzsche deux grandes figures mythiques qu'il

avait coutume de rapprocher, deux grandes exceptions qui se tiennent au seuil de notre époque et que nul ne peut se permettre d'ignorer s'il veut sérieusement philosopher aujourd'hui (*L'étonnement philosophique*, Paris, Gallimard, 1993, p. 353). Cela pourrait être une raison, à condition de ne pas souligner trop lourdement le « sérieusement ». Pour ma part, je connais peu Kierkegaard, mais je choisis de le lire sur la base d'une anticipation, d'une impression que ce philosophe a quelque chose à dire que je pourrais être prêt à comprendre.

Comment se présente la question du fondement dans la philosophie de Kierkegaard ? Cela, je ne le sais pas encore. Je me propose donc d'étudier, en ayant cette question à l'esprit, quelques-unes des œuvres de cet auteur, notamment *Le concept d'angoisse*. Déjà une première piste apparaît dans cet ouvrage paru sous le pseudonyme de Vigilius Haufniensis : « La qualité nouvelle paraît avec la chose première, avec le saut, avec la soudaineté de l'énigmatique. » (*OC VII* 132-133). Qu'est-ce que ce saut ? Qu'est-ce qui est franchi ? Comment comprendre ce qui se passe à l'extrême limite ? En un instant qui perce le temps, la qualité nouvelle paraît avec la chose première...

*

Sources principales

Søren Kierkegaards Samlede Værker [Œuvres complètes de Søren Kierkegaard] (*SV³*), éd. par A. B. Drachmann, J. L. Heiberg et H. O. Lange, 3e éd. revue et corrigée par Peter P. Rohde, Copenhague, Gyldendal, 1962-1964, 20 vol.

Œuvres complètes de Søren Kierkegaard (OC), trad. Paul-

Henri Tisseau et Else-Marie Jacquet-Tisseau, Paris, Éditions de l'Orante, 1966-1986, 20 vol. dont un de tables.

Søren Kierkegaards Papirer [Papiers de Søren Kierkegaard] (*Pap.*), éd. par P. A. Heiberg, V. Kuhr et E. Torsing, reproduite et augmentée par Niels Thulstrup, indexée par N. J. Cappelørn, Copenhague, Gyldendal, 1968-1978, 16 vol. Les *Papirer* sont répartis en trois groupes : le groupe A comprend le Journal et des notes personnelles ; le groupe B, des brouillons, des variantes, des ébauches d'ouvrages ; le groupe C, des notes de lecture.

Journal (Extraits), trad. Knud Ferlov et Jean-J. Gateau, Paris, Gallimard, 1941-1961, 5 vol. Traduction d'extraits tirés presque exclusivement du groupe A des *Papirer*. Le premier volume a fait l'objet d'une nouvelle édition revue et augmentée en 1963.

Note sur les sources

Comme je ne lis pas le danois, c'est par le biais des traductions françaises et anglaises des œuvres de Kierkegaard que j'espère comprendre ce que celui-ci voulait dire. En français, en plus des traductions de Tisseau et Jacquet-Tisseau qui constituent l'édition de référence, il est possible d'avoir recours aux traductions de Ferlov et Gateau, de Grimault, de Petit, de Prior et Guignot, ainsi qu'à celles de Viallaneix.

INTRODUCTION

Comme dans un menu bien composé, il faut qu'aux amuse-gueules succèdent des plats plus substantiels. Les dédicaces, les épigraphes, les exergues, tous ces bons sentiments ne sont que des hors-d'œuvre dont le but est de mettre en appétit. C'est pourquoi il arrive souvent que le lecteur impatient, celui que la faim tenaille, saute directement à l'introduction, car c'est là que commence vraiment l'œuvre. Tout ce qui précède l'introduction ne répond qu'à de vagues conventions, à des règles de politesse éculées ou à des rêveries pas très scientifiques.

Passons donc à notre sujet d'étude sans plus attendre, puisque toute autre considération ne ferait que retarder le début. Se demande-t-on pourquoi ce sujet plutôt qu'un autre, cela ne ferait que repousser l'entrée en matière tant attendue. Eh bien, non ! il faut au contraire foncer, tête baissée, vers cette première vraie ligne de texte sans perdre de temps. Pour l'auteur, l'énoncé de cette première ligne constitue le test ultime : il s'agit de faire suivre le mot « Introduction » d'une phrase qui ne laisse aucun doute sur le sérieux de l'entreprise.

Le coup d'envoi est capital, car s'il fallait que le lecteur ne comprenne pas dès le début ce dont il sera question, comment ferait-il pour saisir ce qui sera par la suite exposé ? C'est pourquoi il convient de lancer quelque chose comme ceci : « Dans ce mémoire, il sera question du problème du fondement. » Si l'auteur est un peu plus inspiré, il peut se permettre de rattacher son sujet à la philosophie : « Dans ce mémoire, il sera ques-

tion du problème du fondement qui constitue l'un des thèmes fondamentaux de la philosophie. » L'avantage de cette formule réside dans le fait que le lecteur friand de pensées profondes est aussitôt confirmé dans l'idée que l'étude qu'il va lire a quelque chose à voir avec la philosophie. Mais, si l'auteur veut solidement ferrer son lecteur dès la première phrase de l'introduction, je ne peux que lui suggérer de faire valoir l'idée d'une modeste contribution : « Si le fondement constitue l'un des thèmes de la *philosophia perennis*, il convient à chaque génération de se poser cette grande question, non pas pour y trouver une réponse définitive, mais afin de contribuer, en repensant toujours ce problème insondable, à faire en sorte que l'humanité demeure humaine, c'est-à-dire questionnante. » Cette formule est du meilleur effet, n'est-ce pas ? Si, par contre, notre auteur estime que ce bavardage grandiloquent ne rend pas justice à la contribution qu'il destine à l'humanité entière et que la pérennité de la philosophie n'est pas autre chose que de la poussière sur un bibelot, il doit alors faire preuve de la plus grande prudence. En effet, les prétentieux ne font jamais bonne impression ; ils suscitent au contraire des réactions négatives qui pourraient être directement reportées, par des esprits bornés, sur le contenu même de leur étude. Dans ce cas, il vaudrait mieux charger la postérité du soin de porter un jugement : « ... et cette étude prendra la place qui lui revient dans la marche historique de la pensée philosophique... » ; s'il s'avère que l'originalité de l'étude est reconnue par la postérité — ce dont ne doute nullement notre auteur —, cela ne fera que confirmer sa clairvoyance ; si ce n'est pas le cas, il n'y aura personne pour le lui reprocher ! Quant à ceux qui veulent tout démolir, mais qui préparent secrètement une œuvre monumentale ; ceux qui en appellent

au silence, mais qui ne peuvent se taire ; ceux qui prêchent la fin de la philosophie, mais qui rêvent d'en devenir les grands-prêtres ; à ceux-là je n'ai aucun conseil à donner. C'est plutôt au lecteur qu'il convient de s'adresser pour le mettre en garde de ne pas se laisser prendre à leur petit jeu. En effet, ces intellectuels sont habituellement assez rusés et, sous le couvert d'écrits honorables, ils distillent leur venin ; ils attirent les esprits encore naïfs par des propos suaves et ils font souvent preuve de désinvolture dans le choix de leur entrée en matière ; il me tarde que leur supercherie soit étalée au grand jour ! Je ne peux que vous inciter, cher lecteur, à la plus grande prudence dans le choix de vos lectures.

La première phrase bien imprimée, encore faut-il qu'elle soit bien comprise — évidemment je ne parle pas de notre dernière catégorie d'auteurs qu'il faut écarter derechef. Malgré tous les efforts de l'auteur pour s'exprimer avec toute la justesse possible, c'est au lecteur qu'incombe la charge de comprendre la première phrase. Comment saisira-t-il l'entrée en matière ? Est-il possible d'y voir clair sans déjà avoir en vue ce que l'auteur s'apprête à exposer ? Faudrait-il déjà avoir lu l'étude pour être en mesure d'en apprécier le coup d'envoi ? c'est absurde ! Quand le lecteur fait glisser pour la première fois son regard sur la première ligne d'un texte, que se passe-t-il ? comprend-il de quoi il retourne ? Il doit pourtant en avoir une vague idée, sinon comment pourrait-il suivre la piste de ce qui se trouve dans l'ouvrage ? Mais si le lecteur a, dès la première phrase, compris quelque chose sans avoir pris connaissance de l'ensemble de l'œuvre, d'où tire-t-il cette première idée ? pas de l'étude parce qu'il ne l'a pas encore lue. C'est donc qu'il apporte quelque chose qui ne se trouve pas objectivement dans la première phrase, mais

qui provient de sa propre attente. Il semble, en effet, que le lecteur s'attend déjà à quelque chose quand il porte son regard sur le début d'un texte. C'est pourquoi il faut réprimander les auteurs qui utilisent des formules aussi vagues que « le problème des fondements », car un tel appât peut attiser l'intérêt tant du philosophe que de l'entrepreneur général en construction et induire l'un ou l'autre en erreur. Déjà une formulation qui fait intervenir le concept de question est moins ambiguë : « la question du fondement » retiendra certainement l'attention du philosophe, mais peut-être aussi celle de l'ingénieur civil. Allons encore plus loin et admettons que l'on puisse trouver une expression qui ne laisse aucune doute sur le fait que l'ouvrage se rattache au domaine de la philosophie. Cela n'empêche toutefois pas le lecteur de s'attendre à une certaine approche et non pas à une certaine autre, selon ce qu'il a entendu dire de l'auteur. S'agit-il d'un exalté ou de l'un de ces mystiques qui rôdent en philosophie parce qu'ils n'osent pas se montrer en théologie, le lecteur abordera l'étude dans une certaine perspective ; il se dira : encore un autre qui va nous rabattre les oreilles avec le texte de la Genèse plutôt que de vraiment saisir à bras le corps la question du fondement. S'agit-il d'un sceptique notoire, le lecteur prévoira que c'est pour la tourner en dérision et pour en saper les fondations que l'auteur parle de la question du fondement. S'agit-il d'un auteur encore vierge, d'un écrivain qui n'a encore rien commis, voici que le lecteur suppose son projet philosophique selon qu'il vient de tel ou tel milieu ; le voilà qui diagnostique ses attaches culturelles ou idéologiques selon ses origines ou ses références bibliographiques. Il semble donc que le lecteur pose dans son attente même les conditions de sa compréhension de la première phrase. Mais, ce que le lecteur

apporte dans sa compréhension de la première phrase, n'est-ce pas tout simplement ses préjugés ? pourra-t-il les dépasser pour comprendre vraiment ce que veut dire l'auteur ?

Peut-être commencez-vous, cher lecteur, à vous impatienter. Vous vous dites : va-t-il finir par le lâcher, le morceau ; et l'énoncer, son sujet d'étude ? Soyez assuré que je comprends votre agacement et que je sympathise avec vous, mais si j'étire ainsi, pour reprendre l'analogie culinaire, la sauce — ce qui laisse craindre le pire pour les chapitres qui suivent —, c'est que je suis gêné par l'aveu que j'ai à vous faire. Il y a bien longtemps que je ne me suis ainsi confessé. C'est que je m'apprête à vous parler d'une œuvre de Kierkegaard, *Le concept d'angoisse*, et que je ne peux, contrairement à ce que l'on exige habituellement en philosophie, vous fournir aucune raison vraiment satisfaisante pour justifier ce choix. Je pourrais vous donner mille petites raisons insignifiantes qui ne font pas le poids devant le fait que j'aurais pu jeter mon dévolu ou sur une autre œuvre, ou sur un autre auteur, ou même sur une autre discipline. L'un des aphorismes faisant partie des papiers de l'esthéticien A, colligés sous le titre de *Diapsalmata* par Victor Eremita qui a choisi de les placer en tête de la première partie de *Ou bien... ou bien*, exprime mieux que je ne saurais le faire mon embarras.

Qu'on m'interroge sur tout ce qu'on voudra, sauf sur des raisons. On pardonne à une jeune fille de n'en pouvoir donner ; elle vit, dit-on, dans le sentiment. Autrement de moi. En général, j'ai tant de raisons et le plus souvent contradictoires que, pour cette raison, il m'est impossible d'en alléguer. Il me semble aussi qu'en matière de cause et d'effet, il n'y a pas de juste mesure. Tantôt des causes puissantes et monstrueuses

produisent un effet minime, et parfois aucun ; tantôt une cause infime, mais pleine de vie, engendre un effet colossal. (*OC* III 25).

Pourquoi Kierkegaard plutôt qu'un autre philosophe ? Une certaine sympathie... Mais encore, ce n'est pas très sérieux ! *Le concept d'angoisse*, maintenant : pourquoi accorder une attention particulière à cette œuvre plutôt qu'à une autre ? Le hasard, le fil des lectures... En somme, pourquoi un sujet plutôt qu'un autre ? Mais... faut-il vraiment répondre à ces questions ?

Ou bien la philosophie n'a rien à faire de ces considérations qui deviennent alors accessoires par rapport au vrai sujet de la philosophie ; celle-ci se trouve dès lors libre de s'intéresser à tout le reste, c'est-à-dire à tout sauf à ce qui la motive : la philosophie gît au fond de la caverne, insouciant et portant des verres fumés... Ou bien ces considérations font intrinsèquement partie de la philosophie ; celle-là est alors sans cesse aux prises avec ses propres motivations. Mais, si la philosophie a quelque chose à voir avec le fait de s'éveiller à ce que l'on fait, elle ne peut pas faire l'économie d'une réflexion sur ses propres raisons. Il me faut donc reprendre sérieusement la question : pourquoi ce sujet plutôt qu'un autre ?

N'ayez crainte ! je n'ai pas l'intention de dévoiler des secrets que l'on ose à peine dire en confession ! Ici, ainsi que Descartes dans l'épître dédicatoire des *Principes de la philosophie*, j'écrirai en philosophe — ce qui ne fait qu'emmêler encore plus l'écheveau. Pourquoi la philosophie, Kierkegaard, la question du fondement ? Des circonstances, des goûts, des influences, que sais-je ? Peut-être des questions laissées en suspens dans mes études précédentes, un vieil intérêt pour la philosophie, une récession économique et un faible volume d'affai-

res, l'obtention d'une bourse d'études, une insatisfaction par rapport à l'anthropologie que j'en étais venu à pratiquer, le décès de ma grand-mère maternelle à qui je dédie ce mémoire, un certain cours sur Descartes, la rencontre et la connaissance de quelques professeurs dont le directeur de ce mémoire que je salue cordialement, la lecture de *Être et temps* de Heidegger, l'attention bienveillante de mon frère aîné, et le fait d'être là à travers tout cela. Mais, pour autant que je puisse y voir clair, ce mémoire de maîtrise ne se rattache à aucune nécessité ; j'aurais bien pu ne pas le faire. Si j'y pense bien, il y a autant sinon plus de raisons qui expliqueraient que je ne l'aie pas fait ; et il y a tellement d'autres choses que j'aurais pu faire. Mais pourquoi l'ai-je fait ? pour mille raisons et pour aucune raison ; pour la seule raison que j'ai choisi et que je choisis maintenant de le faire.

Accordez-moi, cher lecteur, de conserver l'impression que ce mémoire de maîtrise ne résulte pas uniquement de l'assemblage automatique des éléments contextuels de la situation dans laquelle je suis. Laissez-moi croire, s'il vous plaît, que j'y suis aussi pour quelque chose ! L'assesseur Wilhelm de la seconde partie de *Ou bien... ou bien* n'en demanderait pas moins, car, sans liberté, il n'y a aucune place pour l'éthique. Quant à moi, j'aime penser qu'il y a non seulement un contexte dont on ne peut faire abstraction, mais aussi un choix. Qui plus est, il me semble que ce mémoire n'aurait pas été réalisé sans une intervention décisive de ma part — non pas décisive au sens où cet événement aurait une importance capitale pour la suite du monde, mais dans le sens où il résulte d'une simple décision. Peut-être me trouvez-vous prétentieux de croire que la possibilité de décider subsiste à travers la trame serrée des conditions

physiques, biologiques, psychologiques, sociales et culturelles qui semblent de plus en plus déterminantes au fur et à mesure qu'on les connaît mieux. Mais, pour quelles raisons étudie-t-on la physique, la biologie, la psychologie, la sociologie ou l'anthropologie ? Ne serait-ce pas pour des raisons analogues à celles que j'ai données pour étudier la philosophie de Kierkegaard ? c'est-à-dire rien de nécessaire, mais un ensemble de faits contingents. Vous comprendrez donc que je ne peux vous présenter mon sujet d'étude comme relevant d'une nécessité générale, vous exposer des raisons que vous pourriez juger satisfaisantes ou non, etc. Mais alors, comment vous présenter le sujet de ce mémoire qui aurait aussi bien pu porter, par exemple, sur la notion de *fantasiâ* dans l'œuvre d'Aristote ? C'est donc d'une tout autre manière que je dois procéder ; mais comment ? Si je trouvais un prétexte — plus ou moins bon, cela n'a pas beaucoup d'importance puisque cela demeure un prétexte, c'est-à-dire un texte qui précède le texte — qui permette de faire entrevoir ce dont il sera question... Mais, puisque vous savez maintenant qu'il ne s'agirait que d'un prétexte, il serait du plus mauvais goût de vous monter un bateau pour seulement vous dire ceci : dans ce mémoire, il sera question du problème du fondement à partir de textes de Kierkegaard, notamment *Le concept d'angoisse*.